

# Mémoires du Congo

## et du Ruanda-Urundi

n°16 Juin 2010

# Le pari congolais 50 ans après l'indépendance






# Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO ET DU RUANDA-URUNDI

**Périodique semestriel n° 16**
**Juin 2010**



Masques de couverture : Musée de Tervuren, In "Songye", (Voir rubriques “Livres à lire” p.10). Photos R. Asselberghs.

Photo “Le pari congolais“ : Les évolués du Territoire de Beni au cercle Baudouin.

## La brousse

En plein midi,
la brousse chauffée à blanc
s'est couchée, languissante et
fiévreuse.
Prisonnière de la fournaise
la sève se terre dans sa torpeur.

On le sait !
Quand le jour éblouissant
fermera les yeux,
les longues herbes reprendront
le goût de vivre.

Souples et ondoyantes,
elles logeront parmi de
mystérieux frôlements
des myriades d'ailes crissantes.

Puis, dans la vaste nuit
aux lourdes étoiles,
se répandront des souffles haletants,
des chants gutturaux et scandés
comme un immense appel pressant.

Tous les chants incantatoires
d'un peuple assoiffé aux
brûlantes passions.

Georgette Purnôde

# Message du Président

**50 ans après l'indépendance du Congo : garder la mémoire, combattre l'indifférence et préparer l'avenir.**

L'histoire du Congo peut se résumer en trois étapes principales : celles de l'Etat indépendant du Congo, la colonisation belge et l'époque post coloniale qui a débuté en 1960. Cette dernière est quasi équivalente dans le temps à celle de la colonie belge. Le moins que l'on puisse dire est que ces périodes, issues l'une de l'autre, ont été contrastées. C'est Leopold II qui à créé les bases géographiques et les premières infrastructures du pays sans lesquelles il n'existerait pas et n'aurait pu être exploité ni se développer. C'est l'époque des pionniers et des aventuriers mais aussi celle d'abus flagrants.

En réaction, la colonisation du Congo par la Belgique s'est voulue très paternaliste et soucieuse, dans l'ensemble, du bien être des populations autochtones. S'est développé alors un modèle de gestion et de coopération particulièrement efficace entre l'administration coloniale, le secteur privé et l'Église qui, au lieu de se combattre et se neutraliser, ont su se compléter et collaborer de manière constructive et mutuellement profitable. Non seulement la Belgique a pu, grâce à cela, consolider son développement industriel et sa prospérité au point de figurer au siècle dernier parmi les économies les plus prospères de la planète, mais elle a pu également faire profiter les populations du Congo de formidables avancées sociales, éducatives et sanitaires qui, au moment de l'indépendance, ont placé ce pays parmi les régions les plus avancées de l'Afrique subsaharienne sur le plan de ce qu'on appelle aujourd'hui les “indicateurs du développement humain”.

Malheureusement, il faut bien reconnaître que cette merveilleuse machinerie coloniale a péché par excès de confiance et par manque de capacité d'anticipation, dans la mesure où elle n'a pu associer suffisamment tôt les Congolais à la prise de décision et à la préparation d'une indispensable indépendance dont le processus s'était brusquement accéléré dans un contexte de rivalités est-ouest exacerbées.

Mal préparée, l'indépendance du Congo a débouché sur un désastre. Le pays, livré aux convoitises internationales, est entré dans une longue période d'instabilité et de mauvaise gouvernance. En quelques décennies, une bonne part des progrès remarquables accomplis sur les plans économiques et sociaux par la colonisation belge ont été ruinés.

Aujourd'hui, le Congo commémore le cinquantième anniversaire de son indépendance dans un contexte international fondamentalement transformé qui lui offre les perspectives d'un avenir meilleur et d'un nouveau décollage économique, à condition, toutefois, que puisse être consolidés, à l'intérieur, les processus de paix et de démocratisation et assurées une meilleure gouvernance et prévisibilité dans la gestion de ses immenses ressources naturelles. Cette fois, le nouveau décollage économique qui se profile se fera, sans doute pour une bonne part, grâce à des partenaires nouveaux, comme notamment la Chine, l'Inde et le Brésil. Pour réussir cette nouvelle étape et assumer enfin pleinement la maîtrise de son destin, le Congo va devoir concilier les nouvelles opportunités avec la mémoire de ses origines et de son passé .

Les générations d'après l'indépendance forment aujourd'hui la masse de la population congolaise. Leur connaissance de la période fondatrice de leur état et de l'ordre colonial est quasi inexistante ou au mieux fragmentaire ou caricaturale. Dans un tel contexte la tentation peut être grande pour certains d'idéaliser le passé et pour d'autres de le diaboliser.

Cinquante ans après l'indépendance, les liens entre Belges et Congolais n'ont toutefois pas été coupés. Nombreux sont les anciens coloniaux qui ont gardé le contact et l'estime de leurs anciens administrés ou collaborateurs, tandis que des milliers de coopérants belges, principalement de 1960 à 1990, ont passé plusieurs années au Congo et y ont gardé de nombreux et fidèles amis. A cela s'ajoute une diaspora congolaise en Belgique, dynamique et soucieuse de maintenir chaleureuses et vivantes les relations et l'amitié entre les deux pays.

Reste toutefois le problème préoccupant du maintien et du transfert effectif de mémoire au niveau des nouvelles générations congolaises et belges. C'est là un défi auquel la Belgique, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de son ex-colonie, devrait s'atteler avant que ne s'installe le lourd voile de l'oubli, de l'incompréhension ou de l'indifférence. C'est pourquoi, avec d'autres organisations, nous lançons un vibrant appel pour que soit rapidement mise sur pied au Congo, à l'initiative de la Belgique, une fondation de la mémoire et de l'amitié belgo congolaise.

Celle-ci devrait avoir pour objectif de faciliter l'accès de tous les Congolais à une information objective et diversifiée sur la période fondatrice de leur Etat et de leur identité nationale tout en favorisant, notamment à travers les initiatives des sociétés civiles belges et congolaises, une collaboration et connaissance mutuelle tournée vers l'avenir.

■ Paul Frix

# Le pari congolais

**Le 30 juin 1960, la Belgique accordait l'indépendance au Congo. Le 30 juin 2010, la République Démocratique du Congo célébrera avec faste le 50ème anniversaire de son accession à l'indépendance ! André de Maere d'Aertrijcke nous raconte les circonstances dans lesquelles il a vécu ces événements.**

Mais qu'est-ce qui a bien pu amener notre pays à mettre ainsi un terme à cinquante deux années de "travail et de progrès" qui avaient fait du Congo, en si peu de temps, de l'avis de tous les observateurs à l'époque, une "colonie modèle" ?
Comment expliquer le fiasco de cette décolonisation précipitée ? Qu'est ce qui a bien pu causer un écroulement aussi rapide de toutes les structures mises en place par les Belges, pour aboutir finalement à la faillite pure et simple du nouvel Etat ?
Ses immenses ressources auraient pourtant dû lui assurer une prospérité éclatante au lieu de le ravaler au niveau d'une "nation assistée", ne survivant que grâce à l'aide internationale ?
Ayant vécu là-bas les dix dernières années d'existence du Congo Belge, en brousse avec ma famille, comme Administrateur Territorial, c'est donc sous cet angle là, celui d'un "homme de terrain", d'un "broussard", que je vais vous livrer mes réflexions à ce sujet. Dans les régions où j'exerçais mes fonctions, j'étais en effet bien placé pour observer, au fil des jours, dès les premiers indices, l'évolution des mentalités qui allait inexorablement mettre un terme au "pacte social" que nous avions conclu avec nos administrés.

**Le temps des conférences, des plans, manifestes et autres déclarations.**

En 1955, le professeur J.Van Bilsen, qui enseignait à l'INUTOM, publia, notamment pour contrer les critiques de l'ONU, son fameux "Plan de 30 ans" où, pour la 1ère fois, était évoquée l'accession progressive du Congo à l'indépendance. Un véritable tollé accueillit cette proposition, jugée totalement saugrenue et même subversive par les coloniaux indignés !
Du fond de mon territoire de brousse, où je ne voyais que trop bien tout ce qu'il restait encore à faire, avant de pouvoir considérer notre mission comme étant arrivée à son terme, j'avoue que je partageais cette incompréhension, même si je m'étais déjà rendu compte de la nécessité impérieuse d'africaniser sans plus tarder les cadres de notre administration.
Pendant ce temps, un groupe d'évolués réunis autour de l'Abbé Malula, devenu plus tard le premier cardinal congolais, rédigeait le "Manifeste de Conscience Africaine".
Celui-ci, non seulement soutenait le "Plan de 30 ans", mais appelait aussi les coloniaux de bonne volonté à s'y rallier tout en exigeant que les Congolais soient associés à sa mise en œuvre.

La "Conférence de Bandung" a marqué l'entrée du Tiers monde sur la scène internationale. Elle a condamné la colonisation et l'impérialisme, le régime de l'apartheid en Afrique du Sud et la France qui était alors la première puissance coloniale occidentale en Afrique. Mais surtout, elle a appelé les pays encore colonisés à lutter vigoureusement pour obtenir leur indépendance, tout en privilégiant la solution pacifique par la négociation.
Au Congo, les idées indépendantistes se répandirent aussitôt, d'abord dans les grandes villes, puis dans les cités ouvrières des grandes sociétés et dans les chefs-lieux de Territoire situés en milieu rural, où l'information était relayée par le réseau radiophonique du service postal.
Les idées indépendantistes du manifeste de "Conscience africaine" allaient bientôt recevoir un appui inattendu, mais déterminant pour l'avenir de cette institution qui sans cela aurait sans doute aussi sombré dans la débâcle de l'époque postcoloniale, l'Eglise Catholique du Congo.
C'est en effet le 1er juillet 1956, lors de la clôture de leur cinquième conférence plénière, que les Vicaires Apostoliques du Congo Belge et du Ruanda-Urundi publièrent une "déclaration des évêques" confirmant la distance que l'Eglise catholique



*André de Maere d'Aertrycke en 1960*



*Le Mwami Ndeze et Mr Deman, chef de poste à Rutshuru, le 21 juillet 1952*

allait prendre à l'égard de l'Etat Colonial avec lequel elle avait toujours collaboré très étroitement jusqu'alors.
Cette nouvelle approche allait bientôt se manifester sur le terrain par une attitude plus réservée des missionnaires à l'égard des fonctionnaires de l'Etat.
A Beni, les mêmes missionnaires qui peu de temps auparavant encourageaient encore leurs ouailles à venir assister à la messe dominicale en leur disant que l'A.T. y serait, allaient adopter désormais une toute autre approche, certes toujours cordiale mais plus distante.
Il ne fut plus question non plus de recourir au "bras séculier" pour essayer de faire obstacle aux divorces entre catholiques, en cherchant à faire admettre le caractère indissoluble du mariage religieux par les tribunaux coutumiers, au motif que la coutume, évolutive par nature, aurait intégré cette règle du droit canon.
Le "message royal" diffusé à la radio le 13 janvier 1959, motu proprio, par notre souverain fut par contre, beaucoup plus direct : "Notre résolution est de conduire, sans atermoiements funestes mais sans précipitation inconsidérée, les populations congolaises à l'indépendance dans la prospérité et la paix.". Message reçu cinq sur cinq par les politiciens congolais !

A Beni, où j'exerçais alors les fonctions de Chef de Territoire, les "évolués" se réunissaient habituellement le dimanche après la messe au "Cercle Baudouin". Ils m'invitaient souvent à les y rejoindre et on discutait alors en toute franchise et sans tabous, de l'avenir du pays.
Ils me faisaient part des grands espoirs que cette évolution des choses suscitait en eux, mais aussi de leur crainte d'être livrés à l'arbitraire de nouveaux dirigeants, des "étrangers" à leur ethnie. Ils redoutaient surtout que ceux-ci n'aient pas ce souci de justice et d'impartialité dont nous faisions preuve dans l'exercice de notre autorité.

Ces sujets étaient également discutés et dans le même esprit, avec les autorités coutumières au cours des conseils de notables que je réunissais lors de mes tournées en brousse.
Tous nous disaient encore alors, combien ils appréciaient ce que nous avions réalisé dans leur pays en si peu de temps et insistaient pour que nous poursuivions notre tâche avec eux, car il restait encore tant à faire et ils se rendaient compte à quel point ils y étaient mal préparés.
L'"évolution des choses" qui suscitait tant d'espoirs chez mes amis «évolués" à Beni, allait passer à la vitesse supérieure au cours de l'année 1958 pour réellement s'emballer dès janvier 1959 et finir par dérailler complètement en 1960, quelques jours à peine après la proclamation de l'indépendance.

C'est en 1958 que les premières consultations populaires furent organisées dans les chefferies, les secteurs et communes pour adjoindre des conseillers aux autorités indigènes en place.
Je me rendis à cette fin dans la petite chefferie des Watalinga où je réunis toute la population avec les notables pour leur expliquer en quoi cela consistait. Quant ils finirent par comprendre qu'il s'agissait de désigner trois conseillers pour assister le Chef Saambili, ils me répondirent tous en chœur que ce n'était pas la peine d'organiser une consultation électorale pour cela, que ces trois conseillers ne pouvaient être qu'untel, untel et untel, qui sortirent des rangs aussitôt et vinrent se planter devant moi.
Je leur expliquai alors que les Belges de Belgique ne voyaient pas cela de cette façon et qu'ils m'avaient demandé de leur apprendre les premiers rudiments de la démocratie. Ils trouvèrent cela très amusant, mais pour ne pas me contrarier et faire preuve de bonne volonté, ils se prêtèrent de bon gré à l'expérience.




*Les districts de la province du Kivu*



*Recensement à Kabaya (Rutshuru) 1952.*



*André de Maere entouré de chefs coutumiers et extra-coutumiers à Butembo.*

Je lançai alors un appel aux candidats auquel seuls mes trois lascars souscrivirent. Un bureau de vote fut aménagé dans le gîte d'étape où je logeais. On y mit une urne par candidat avec son emblème posé au-dessus. Les électeurs se mirent sagement en rangs et remplirent leur devoir de citoyens en glissant leur bulletin de vote dans l'urne de leur choix.

Je ne sais pas comment ils s'y sont pris mais le dépouillement des bulletins de vote indiqua un nombre identique de voix pour chacun des candidats, sans doute pour ne pas créer entre eux une hiérarchie de mauvais aloi. Ils furent alors proclamés élus sous les vivats de toute la population et mes nouveaux démocrates célébrèrent joyeusement l'événement par des chants et des danses jusque tard dans la nuit.
Les élections suivantes, pour les Conseils de Territoire, se déroulèrent encore dans un climat serein, même si les délégués des partis politiques fondés entre-temps, tentèrent d'intimider les électeurs. Ce fut sans succès car l'Administration Territoriale, qui était encore responsable alors de leur bon déroulement, veillait à ce que tout se passe correctement.
Il n'en alla plus du tout de même avec les élections provinciales et législatives organisées à la hâte début 1960. Les partis politiques avaient obtenu des autorités belges que le rôle de la Territoriale soit strictement limité à leur organisation matérielle sans interférence aucune dans leur déroulement ! C'est ainsi que dans mon Territoire de Beni, la participation électorale dépassa les 150% ! Les délégués du parti MNC Lumumba avaient en effet forcé les bureaux à distribuer des liasses de bulletins de vote à leurs adhérents. Cela n'a pas empêché les médias de proclamer fièrement que ces élections avaient été démocratiques !
Les délais de préparation avaient été tellement courts que les bulletins de vote avaient dû être droppés dans des malles par avion, sur une aire que j'avais fait dégager en forêt à cet effet!
Une foule surexcitée s'était mise en route pour tenter de prendre les malles car une rumeur prétendait qu'elles étaient censées contenir “l'indépendance”. J'ai même dû faire appel à la Force Publique pour contenir cette foule et entrer en possession de ces malles que j'ai aussitôt fait ouvrir pour en exhiber le contenu ! Déçue, la foule s'est alors dispersée dans le calme.

Cette rumeur n'était pas la seule à s'être répandue alors, comme une trainée de poudre.
Il y en avait d'amusantes, comme celle qui annonçait la résurrection de tous les morts la veille du 30 juin. Il fallait donc leur préparer de beaux habits pour qu'ils puissent fêter dignement l'événement. Les commerçants grecs vendirent en quelques jours tous les costumes et toutes les balles de tissus qu'ils avaient en stock et les tailleurs croulèrent sous les commandes.

D'autres étaient moins innocentes comme la liste des femmes européennes attribuées d'office à tous ceux qui se distinguaient dans la lutte pour l'indépendance. J'ai même reçu la visite au bureau, à l'occasion du “rapport” journalier, d'un quidam venu se plaindre d'avoir tiré un mauvais numéro, la femme qu'on lui destinait étant trop vieille à son goût !
Toutes ces rumeurs avaient ceci en commun, c'est qu'après l'indépendance, rien ne serait plus comme avant.
Toutes les interdictions seraient levées, tout serait gratuit, plus rien ne serait imposé par l'Etat, plus de cultures obligatoires, plus d'impôts, plus de tribut aux chefs coutumiers, plus de règles d'hygiène à respecter. Les biens de Blancs seraient distribués aux Noirs etc. etc.
Bref, comme quelques années plus tard à Paris, en mai 1968, il serait “interdit d'interdire” !



*Le roi Baudouin 1er à Butembo, le mardi 7 juin 1955, s'apprête à monter en voiture*

Les émeutes de Léopoldville en janvier 1959 eurent un retentissement considérable partout au Congo et ébranlèrent fortement ce qui restait encore du climat de confiance qui avait si longtemps régné entre colonisateurs et colonisés. Je perçus également cette évolution dans mon Territoire, même si elle n'y atteignait pas la même ampleur que dans les villes et les grandes cités ouvrières.
Ce fut aussi un tournant décisif dans la marche vers l'indépendance. Les politiciens belges ne voulant à aucun prix voir la Belgique s'engager dans une guerre coloniale, se mirent à hâter la mise en place des étapes qui allaient mener le Congo à l'indépendance.

### La fête n'aura duré qu'une semaine...

Des festivités organisées à Léopoldville pour marquer dignement l'accession du Congo à sa souveraineté, il faut retenir un incident anodin en soi mais lourd de sens pour les Congolais et deux discours malencontreux

L'incident d'abord. Lors de son entrée dans la capitale, le Roi, debout dans une belle Cadillac blanche décapotable, se fit voler son sabre par un badaud qui l'exhiba triomphalement en le brandissant comme un trophée. Quel camouflet pour le “grand chef des Blancs” !

Les discours ensuite. Celui du Roi, encore trop empreint du paternalisme dont les nouveaux dirigeants congolais ne voulaient plus et de conseils de bonne gouvernance dont ils n'avaient que faire, fut très mal reçu. Surtout par Lumumba qui remplaça le discours de circonstance prévu par cette fameuse diatribe haineuse et revancharde qui allait bientôt contribuer à mettre le feu aux poudres. Outré, le Roi blêmit et faillit quitter la cérémonie sur le champ.
On parvint à le convaincre de n'en rien faire et Lumumba accepta de réparer l'outrage en prononçant, lors du banquet officiel qui suivit, un discours où il rendit hommage à l'œuvre civilisatrice de la Belgique. Ce discours là ne connut évidemment pas le même retentissement.

A Beni aussi, des discours furent échangés au cours de la fête qui suivit le lever du nouveau drapeau congolais. Je n'ai plus le mien mais j'ai gardé celui qui fut prononcé par le Président du “Cercle Baudouin 1er”.
Après les souhaits de bonheur et de prospérité au nouvel Etat et à son Président, ces vibrants hommages en disent long sur les sentiments qui animaient encore la population, à ce moment là, à notre égard :
“Vivent les Rois des Belges qui ont courageusement pris notre Congo comme l'objet de leur sollicitude.

Vivent les Belges qui, malgré tant de difficultés, ont su tenir ferme pour mener le Congo à sa maturité. Vivent les Missionnaires qui, à côté de leur œuvre évangélique, n'ont pas manqué de contribuer énergiquement à la formation intellectuelle, morale et physique des Congolais."

Les premiers troubles vinrent du côté où on les attendait le moins : de cette belle Force Publique qui avait si bien rempli sa mission, loyalement et sans faiblir, durant toute la période agitée précédant l'indépendance, mais dont les officiers étaient tous des Blancs.
Ces militaires exemplaires réalisèrent soudain qu'ils allaient être les "dindons de la farce", quand ils apprirent que leur Commandant en Chef, le Général Janssens, avait écrit au tableau, lors d'une séance d'information : "Après l'Indépendance = Avant l'Indépendance" pour leur signifier qu'ils ne devaient pas s'attendre à des promotions fulgurantes dont avaient bénéficié de simples commis des PTT (Lumumba) ou des clercs de sociétés autoproclamés politiciens et qui leur avaient donné tant de fil à retordre.
Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. La mutinerie se répandit rapidement dans toutes les grandes garnisons. Il faut rappeler ici que le premier mouvement de colère avait pris pour cible le premier ministre Lumumba dont les bureaux auraient été mis à sac sans l'intervention énergique de quelques officiers belges qui dispersèrent les manifestants !
Ce n'est qu'après cet épisode que les mutins s'en prirent à leurs officiers qu'ils accusaient de défendre les nouveaux dirigeants du Congo indépendant.
A Beni, rien de tel ne se passa et mes militaires restèrent disciplinés et calmes jusqu'au jour où l'Adjudant-chef DEMEYER vint me prévenir qu'une certaine nervosité se manifestait chez ses hommes. Ils venaient d'apprendre qu'une mutinerie avait éclaté à Goma, en réaction à la "promenade de dissuasion" que le Corps des Volontaires Européens avait cru opportun de faire en ville pour montrer leur force.
Je tentai alors un coup de bluff pour désamorcer la crise en convoquant les gradés à ma résidence pour une communication importante. Sur ma terrasse j'avais disposé les armes de service dont nous disposions, mes adjoints et moi. J'expliquai alors aux militaires que nous n'avions pas vraiment besoin de ces armes puisque nous pouvions compter sur eux pour maintenir l'ordre et nous défendre au besoin. J'ajoutai qu'ils n'avaient rien à craindre de notre part et que nos armes seraient mieux en sécurité dans leur arsenal. Impressionnés et rassurés, ils se mirent au garde-à-vous pour nous saluer et les emportèrent.
Après avoir remis le Territoire à mon successeur congolais le 30 juin, j'étais devenu son conseiller à sa demande expresse et nous avions pris l'habitude de siéger ensemble dans ce qui était à présent devenu son bureau. Cela assurait une certaine continuité dans l'administration du Territoire et avait en outre l'avantage de faciliter la transmission de mon expérience à mon successeur tout frais émoulu d'une école supérieure d'administration, mais encore très peu au fait des problèmes concrets qu'il aurait à régler.

Je m'y trouvais quand des mutins venus de Stanleyville firent irruption dans le bâtiment et me donnèrent l'ordre de quitter le pays le soir même avec tous les fonctionnaires belges restés à leur poste ainsi que l'Adjudant-chef DEMEYER.
Notre peloton de Gendarmerie au complet nous escorta jusqu'au poste frontière de Kasindi, où il nous rendit les honneurs au cours d'une prise d'armes chargée d'émotion. Une autre escorte, composée des mutins qui nous avaient signifié notre ordre d'expulsion, contemplait cette cérémonie d'adieu avec étonnement et, déjà, un soupçon de nostalgie.
Trois semaines après, j'étais déjà de retour au Congo. Mais cette fois c'était comme magistrat volontaire qu'à la demande du ministre des Affaires Africaines, Harold d'Aspremont-Lynden j'allais siéger au Katanga, qui venait de faire sécession en proclamant sa propre indépendance.
Mais cela, c'est une autre histoire.

## En guise de conclusion

Il est symptomatique de constater que la situation a commencé à se détériorer au Congo dès le moment où nos politiciens se sont mis à s'y intéresser davantage et a y exporter nos divisions, notre conception de la démocratie et autres schémas de pensée étrangers à la culture locale.
Mais l'autorité coloniale a aussi sa part de responsabilité, notamment pour avoir trop tardé à africaniser les cadres de l'Administration Territoriale et de la Force Publique. Elle a aussi trop tardé à promouvoir un enseignement supérieur qui nous aurait donné des interlocuteurs mieux qualifiés, lors des négociations de la Table ronde politique belgo-congolaise.
Bons gestionnaires, les Belges du Congo n'ont pas été assez visionnaires, alors que l'Eglise Catholique avait pressenti, dès le début de son implantation, la nécessité de laisser accéder les Africains à la prêtrise et ordonnait déjà son premier abbé congolais en 1917.
Je crois sincèrement qu'il faut aider le Congo à s'en sortir. Au-delà d'un devoir moral vis-à-vis d'une nation dont nous avons à ce point bâclé l'accession à l'indépendance, il y a le devoir de solidarité entre les peuples qui nous oblige à consacrer une partie de nos richesses à aider ce pays sur la voie de la reconstruction et du développement durable.
Nous pourrions d'ailleurs y trouver aussi notre avantage car notre jeunesse et nos entreprises se verraient offrir ainsi un terrain d'activité idéal et un marché non négligeable qui en feraient une opération "win/win", dont chacune des parties prenantes sortirait gagnante.
Aider les habitants du Congo à améliorer leurs conditions de vie sur place est aussi le meilleur moyen de les dissuader de se lancer dans l'aventure de l'émigration, avec tous les risques que cette issue du désespoir comporte pour eux et l'hémorragie des forces vives qui en résulte pour leur pays.
Mais comment s'assurer que notre aide soit bien utilisée et affectée à la réalisation des projets que nous souhaitons soutenir ?
Contourner systématiquement les instances gouvernementales et faire passer notre aide par le canal des ONG ne résoudra pas le problème à long terme et comporte d'autres inconvénients dont le moindre n'est pas le coût exorbitant de leurs frais de fonctionnement.
Quand on voit certaines de ces ONG équiper tous les membres de leur personnel de coûteux véhicules tout-terrain et les loger dans de somptueuses villas dont le loyer mensuel se compte en milliers de dollars, on est en droit de se poser des questions.
Mais le plus important n'est pas là. Car s'il est vrai, bien sûr, qu'il y a aussi de nombreuses ONG qui fonctionnent admirablement, c'est leur prolifération excessive et le manque total de concertation entre elles qui posent problème.
C'est surtout la constatation que malgré les sommes énormes consacrées depuis 50 ans à d'innombrables projets de réhabilitation d'infrastructures et de développement n'ont pas empêché le Congo de continuer à régresser et la population de ses villes et autres grandes agglomérations à la démographie galopante, de souffrir de malnutrition.

La façon dont on lui vient en aide n'est donc pas la bonne et elle doit être radicalement remise en question. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux stopper toute aide extérieure pour amener les Congolais à s'attaquer eux-mêmes à leurs problèmes au lieu de s'en remettre passivement à l'aide internationale. C'est évidemment impensable.

Pour reprendre le slogan de Mao Tsé-toung repris par le Père Pire :
"il n'est pas bon de donner du poisson aux affamés, il faut leur apprendre à pêcher."
Il faut inciter les Congolais à prendre eux-mêmes leur destin en mains et ne pas faire le travail à leur place.
C'est la meilleure manière d'aider le Congo à s'en sortir !

André de Maere d'Aertrycke,
Administrateur de Territoire Hre

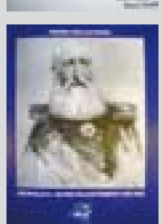
# Médiathèque

## LIVRES

**(Ajouter 5 € pour envoi par la poste Cpte 310-1773520-58)**

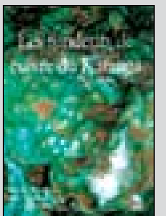


**"Pourquoi ce pamphlet TV contre Léopold II ?"** (diverses correspondances rassemblées par P. Vannès et P. Grimard) **10 €**

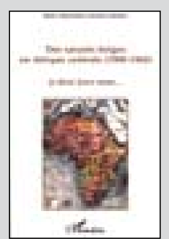


**"Léopold II : un roi injustement décrié"** (livret rédigé par Pierre Vercauteren) **5 €**

**"Congo : Mythes et Réalités"** (livre rédigé par le Prof. Jean Stengers) **17 €**



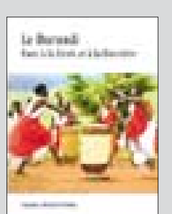
**"Les Fondeurs de Cuivre du Katanga"** (livre rédigé par Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck et joliment illustré par Marie de Schlippe **25 €**



**"Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960) Je dirai leurs noms"** par M.M Arnold) **12 €**



**"Le Congo belge 1908-1960 52 années de travail et de Progrès"** (par l'Union Royale Belge pour les Pays d'Outre-Mer (UROME) et rédigé par divers spécialistes avec la collaboration d'une relectrice. **6 €**



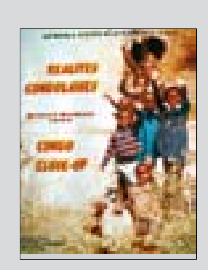
**"Le Burundi, face à la Croix et à la Bannière"** Charles Baranyanka **30 €**



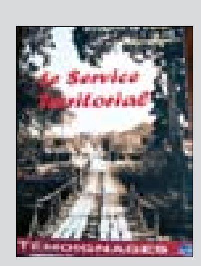
**"Depuis, le Bolikoko s'est tu"** Récit autobiographique des dernières années coloniales au Congo et des retrouvailles avec ce pays, quarante ans plus tard. Le vécu authentique et passionnant de l'auteur Cyriel Van Meel. **20 €**

Mémoires du Congo asbl présente un choix des meilleurs ouvrages de référence sur le Congo belge **6 €**

## FILMS ET DOCUMENTAIRES



**«Réalités congolaises»** par Robert Bodson **10 €**



**"Le Service Territorial"** Témoignages **10 €**

**"Agronomes et Vétérinaires Témoignages»** **10 €**

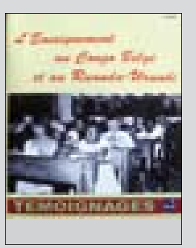
**"L'onchocercose Expédition Harvard»** **10 €**

**"Témoignage de Georges Lambert »** **10 €**

**«Tata Raphaël** par les RR.PP. Joseph Bollen et Henri de la Kethulle **10 €**

**"Art pictural du Congo"** par Cl. Charlier **10 €**

**"INEAC"** par MM.Compère, Jotrand et Van Leer **10 €**



**"L'Enseignement au Congo belge et au Ruanda-Urundi"** Témoignages **10 €**

**"MdC - 5e anniversaire"** (Histoire de Mémoires du Congo) **10 €**

**Pour l'acquisition, contacter le secrétariat MdC**

# Activités

## Programme des projections du second semestre 2010

Dans le bâtiment CODA/CERVA, chaussée de Louvain, 17 à Tervuren. Annexe du Musée de Tervuren. Itinéraire en venant de Bruxelles : prendre la direction du musée, passer devant la statue de l'éléphant blanc et continuer en longeant les bâtiments jusqu'à la grille à environ 300 mètres, à droite, qui ouvre l'accès au parc. Auditorium au 3e étage. Suivre le parcours fléché.
Accueil sur place dès 09h30, Interruption de 12h00 à 14h00 : possibilité de restauration – moambe à la cafétéria du musée.
Coût : 17 € (moambe) et 3 € ( participation à la location de la salle) soit à payer : 20 euros
Le montant doit être versé sur le compte ING n° 363-0026918-89 de "Mémoires du Congo – événements", avec la mention "moambe du ... + nombre de personnes". Le montant de votre participation doit se trouver sur le compte au moins 5 jours ouvrables avant la projection, ceci pour permettre au restaurateur de nous accueillir au mieux.
ATTENTION : au-delà des 120 premiers inscrits, la moambe ne sera plus garantie. Nous tiendrons compte de l'ordre d'arrivée des inscriptions. Il est dès lors déconseillé aux personnes qui ne viendraient qu'à partir de 12h00 de s'installer directement à la cafétéria car leur moambe n'est peut-être pas garantie. Les tickets qui n'auront pas été retirés à l'accueil pourront être distribués au restaurant aux éventuels "distraits" et ne seront donc plus disponibles.
Aux personnes ne prenant pas la moambe, il sera demandé 4 euros sur place. (Veiller à conserver le ticket d'entrée qui sera demandé lors de l'accès à la salle, le matin et l'après-midi).

**Mardi 12/10**
**10H00** : Extraits de films des archives de Thierry Michel. Coffret de 6 DVD interactifs
**11H00 :** Le Droit coutumier par Louis De Clerck
**14H00 :** Au temps "Jolly" des colonies, témoignage du Vicomte Hubert Jolly, pédologue.

**Mardi 09/11**
**10H00 :** Témoignage de Ratilal Parbhoo, Indien au Katanga
**11H00** : Joseph Ghesquière & Eugène Dedoyard, kinésithérapeutes à Lovanium
**14H00 :** Témoignage du prof. Vladimir Ronin sur "Les Russes au Congo belge".

**Mardi 14/12**
**10H00 :** La création du Centre de rééducation pour handicapés physiques de Léopoldville par Mmes Yolande Decraeye & Anne Hanot
**11H00 :** Ferdinand Pire, peintre
**14H00 :** Extraits du coffret offert par le Roi Albert II au président Kabila le 30 Juin 2010.

Attention !
Des impératifs de dernière minute peuvent nous amener à changer de programme.
Veuillez consulter notre site www.memoiresducongo.org pour les changements éventuels.

# Quand le Bolikoko s'est tu

Des innombrables "souvenirs vécus" recueillis par Mémoires du Congo et Afrikagetuigenissen, ceux de Cyriel Van Meel sont, pour moi, parmi les plus intéressants. Si, dans le DVD de son pèlerinage à Kasongo Lunda et son livre sur un Bolikoko désormais disparu, j'ai eu le plaisir de découvrir la région du Kwango que je ne connaissais pas, j'y ai surtout trouvé réponse à deux questions que nous nous posons régulièrement.
Pourquoi, au lendemain du 30 juin 1960, le Congo s'est-il si vite enfoncé dans le chaos ? Comment peut-on l'aider à en sortir ?
Son témoignage, difficilement contestable parce que limpide et solidement illustré, se résume aisément. Agent sanitaire itinérant, donc plus proche des populations de l'intérieur, l'essentiel de sa carrière coloniale s'est déroulé dans l'ancien royaume Yaka du Kwango jusqu'en 1960, moment où il a du fuir la rage destructrice de soldats "congolais".

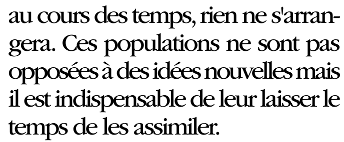
Revenu dans le pays plus de quarante ans plus tard, du Bas-Congo au Kwango, il nous promène de ruines en vestiges jusqu'à son arrivée à Kasongo Lunda où, curieusement le vieil hôpital colonial est encore debout et, plus surprenant encore, fonctionne toujours avec des médecins africains. La raison en tient à deux mots : la volonté du Kiamfu !

On se souviendra que ce Kiamfu est le successeur d'un parent du Mwata Yamvo, l'empereur des Lunda, un certain Kasongo qui, évincé de la succession royale, s'était imposé chez les belliqueux Bayaka du Moyen-Kwango au début du XVIII° siècle. Il y avait organisé un royaume assez puissant pour détruire celui des Bakongo. Incorporé, non sans résistance, à l'Etat Indépendant du Congo puis à la colonie belge, il avait conservé assez d'autorité pour retrouver une appréciable autonomie dans la "République Démocratique du Congo".
Est-il utile de souligner que l'absence de grandes richesses minérales dans ses territoires l'y a beaucoup aidé ?

Au lendemain de son arrivée, notre pèlerin belge est invité par le Kiamfu qui n'a pas oublié les services du "muganga" et lui a organisé une réception.
La cérémonie se déroule dans un "palais" reconstruit à l'ancienne.
La belle habitation érigée par les autorités coloniales à l'intention du souverain existe toujours mais elle est désormais réservée à d'autres usages moins prestigieux.
Le verre de l'amitié est servi et, avant qu'il soit levé en l'honneur du visiteur, un serviteur apporte ... une ombrelle qui, protocole oblige, dissimule aux regards de l'assemblée le visage du Kiamfu en train de boire.
A qui veut bien le comprendre, tout ceci explique la situation actuelle des peuples de l'Afrique. Tant que les dirigeants et maîtres à penser de la planète leur refuseront le droit de tenir à des traditions qui ont assuré leur survie au cours des temps, rien ne s'arrangera. Ces populations ne sont pas opposées à des idées nouvelles mais il est indispensable de leur laisser le temps de les assimiler.
Que ne s'emploie-t-on à les y aider au lieu de les leur imposer au nom de la "démocratie" ?



Cyriel van Meel



Puissent les organisateurs du renouveau congolais se souvenir que la paix ne se retrouve pas dans l'ignorance ou le mépris du passé.

L'expérience nous apprend que le progrès ne se construit durablement que par l'adaptation des idées et techniques nouvelles aux structures culturelles

■ André Vleurinck

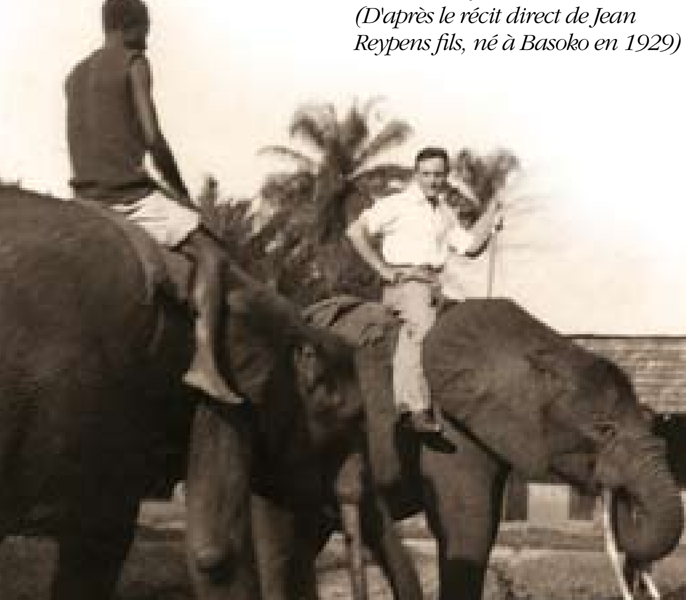
# L'éléphante fugueuse

Au début des années'30, mon père, Jean Reypens, ingénieur agronome et directeur de station à la Régie des Plantations de Barumbu (précurseur de l'Ineac), accepta, à la demande de la station de dressage de Gangala na Bodio, d'utiliser deux éléphants pour la traction des wagonnets de noix palmistes.
Il n'est pas utile de refaire ici l'historique bien connu de la domestication de ces animaux au départ d'éléphants et de maîtres indiens. Aujourd'hui, les cornacs sont congolais, et les éléphants africains.
La langue et les chants utilisés pour le dressage restent cependant le hindi. Plus tard, j'ai entendu souvent mon père chanter en hindi qu'il avait appris des cornacs indiens.
Les deux éléphants doivent être montés tous les jours, recevoir un bain chaque matin et chaque soir. Et vivre jour et nuit avec leur cornac.

Un matin cependant, la femelle en rut, nommée Ganga, ne répond pas à l'appel.
Bientôt des pêcheurs viennent signaler la présence d'un éléphant sur une île !
Mon père, ainsi que le cornac de Ganga la fuyarde, accompagnés des pêcheurs, se rendent sur les lieux pour la récupérer. L'éléphante est assez nerveuse, voire agressive. Différentes options sont envisagées : l'attirer avec des papayes farcies de calmants, de bananes et autres fruits fourrés de soporifiques. L'animal avale tout cela et ne se laisse cependant jamais prendre aux différents pièges ... Finalement, mon père prend une décision, hasardeuse peut-être, mais qui se révéle payante.
Voilà, dit-il au mahout, je vais m'avancer vers elle avec mon pic. Au moment où elle me chargera, je crierai son nom en espérant qu'elle marque une pause. Toi, tu te tiens prêt à lui sauter sur le dos avec ton pic. Le plan se déroule comme prévu. En entendant son nom, Ganga s' arrête immédiatement et son guide peut rejoindre son poste sur son dos.
Il faut préciser que mon père qui, tous les soirs après le travail, montait l'un ou l'autre des éléphants, était familier à Ganga. Celle-ci, calmée, se laisse mener docilement et on la dirige vers une plate-forme fabriquée en travers de trois grandes pirogues rangées côte à côte.
C'est donc par ce moyen de fortune que notre évadée rejoint son point d'attache.
Plus tard, les deux animaux reprendront le chemin de Gangala na Bodio. Mais l'expérience ne fut pas concluante. Le frottement de l'harnachement était mal supporté, la peau d'un éléphant, malgré ce qu'on en dit, étant très sensible.

■ Elisabeth Janssens
*(D'après le récit direct de Jean Reypens fils, né à Basoko en 1929)*





*Légende ??????*

# Brèves

**AVIS DE RECHERCHE ET APPEL**

- Michèle NEEFS, infirmière, épouse Jean REYPENS, recherche Monique VANDERDONCK, infirmière, épouse Alain STÉVENS, qui a vécu dans l'UELE de 1957 à 1960. Tél. 02 759 58 85
- Marie-Madeleine Arnold (mm.a@skynet.be - 02 672 23 17) souhaite prendre contact avec toute personne qui se rendrait prochainement au sud-Kivu, dans le but de lui demander d'aller rendre visite à une école de filles située à Buhini, dans les environs de Katana.

# In memoriam

José Clément, né le 20 février 1922 a entrepris le 9 mars 2010 le grand voyage, celui que chacun d'entre nous accomplira un jour, le passage vers l'autre rive.
A cet ami de tous, homme érudit et fin connaisseur de l'histoire des territoires d'Afrique centrale administrés par la Belgique, répondant toujours présent là où ses conseils et son expérience étaient sollicités, sans oublier ses écrits, (on en compte plus de 370 !), nous ne pouvons que lui exprimer notre reconnaissance et notre admiration.
Reconnaissance déjà pour l'accomplissement du devoir patriotique. Entré dans la résistance en 1944, il s'engage par la suite comme volontaire de guerre et participe à la conquête de l'Allemagne, dans les rangs d'une unité belge incorporée dans la troisième armée alliée, commandée par le Général Patton.

La paix retrouvée dans son pays, José veut se mettre au service de l'administration coloniale. Il poursuit ses études à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer et est désigné en 1946 pour le Ruanda en qualité d'administrateur territorial. En 1957, au vu de ses mérites exceptionnels, le Gouverneur le nommera directeur des relations publiques du Territoire sous tutelle, fonction qu'il exercera jusqu'en 1961.



De retour au pays, José se consacre à sa seconde passion professionnelle, celle du livre et de l'édition, ce qui le mènera également en Suisse.
Mais son amour de l'Afrique l'a maintenu très actif parmi les associations concernant le Congo et le Ruanda-Urundi, Administrateur ou Vice-président, il en a toujours été un rassembleur, y apportant le meilleur de lui-même, son intelligence, son savoir, sa sagesse et sa généreuse amitié. Merci José et adieu.
A Cady , son épouse ainsi qu'à ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, nous exprimons nos plus sincères condoléances.

■ L. De Clerck - E. Janssens

# Cotisations

L'asbl “Mémoires du Congo” a besoin de votre générosité pour poursuivre ses activités. Nous remercions nos membres qui, chaque année, nous apportent un appui financier par le règlement de leur cotisation. Pour cette année 2010, nous nous permettons de rappeler à chacun d'entre vous le paiement de la cotisation annuelle auquel, nous l'espérons, vous aurez le souhait de répondre de manière positive. Soyez en tous remerciés d'avance.

# Évocation

## Les chutes de Kiubo (1948-1954)

De tous mes nombreux déplacements en voiture et notamment au Katanga, les vallées de la Lufira et de son affluent, la Dikuluwe, qui serpentent entre les monts Biano, Manika et ceux du du Kudelangu sont sources de réminiscences fascinantes. La piste inédite que j'emprunte au départ de Jadotville me conduit en direction des lacs de l'Upemba et Kisale et leurs champs de papyrus, mais je fais escale à mi-chemin, à Kiubo.
A cet endroit magique, le lit de la Lufira, large de 160 mètres, s'effondre brusquement de 30 mètres et dévoile à mon regard admiratif le spectacle grandiose d'une des plus spectaculaires chutes d'eau du Congo.



*Les chutes de Kiobo*

Non loin du site majestueux, sur un éperon rocheux de la rive gauche de la Lufira, un colon sud-africain et son épouse métisse ont aménagé en 1948 une sorte de relais de brousse.
En dehors du corps de logis, construit en dur, composé essentiellement d'une vaste salle de séjour, d'une cuisine, d'une chambre... et d'un bar, le couple a bâti à l'écart quatre cabanons rudimentaires en bois. Equipés sommairement, ils sont loués aux voyageurs en quête d'un abri pour la nuit.

Le couple vit en autarcie, il exploite une pêcherie avec l'aide de villageois locaux. L'homme est un excellent chasseur et en vit. Sa réputation a franchi les hauts-plateaux de la Manika et attiré quelques passionnés de la cynégétique.

Le caractère ombrageux de Sudaf et son mépris envers les Tartarins armés de la saison sèche, en avait écarté quelques-uns. J'ai logé quelquefois dans un des affreux cabanons de ce broussard un peu rustre. Je n'étais pas chasseur, la beauté du site suffisait à mon bonheur.

Je m'extasiais à la vue de cette masse d'eau qui dévalait de cascades en cascatelles, de chutes d'eau en énormes cataractes. Elle valait bien une nuit d'inconfort. Je serais incomplet si je passais sous silence l'excellence de la cuisine préparée par la propriéraire.

Disposant de produits de choix comme les poissons de la Lufira, la viande de chasse, les champignons du bush, et surtout les crabes énormes qu'elle pêchait en déplaçant les roches humides des points de chute de la cataracte, ce cordon bleu dispensait son art pour quelques rares privilégiés ... dont je fus.

KIUBO ! Un point de chute bénit des dieux dans l'immensité des sept grandes lagunes des plateaux du Haut Katanga.

■ Paul Roquet

N.B : En 1955, un nouveau propriétaire avait aménagé le site, transformé l'habitat et amélioré le confort des dépendances. Il portait le nom : Hôtel des Chutes.

# Récit

# Mère Afrique

**PAROLES D'AFRICAINS**

**"On n'est pas orphelin d'avoir perdu père et mère, mais d'avoir perdu l'espoir... ".**

***A quelques kilomètres de Lubumbashi, sur la route de Likasi, un panneau porte le nom d'un personnage du “Livre de la jungle” de Kipling : Balou, l'ours brun.***
***Si, poussé par la curiosité, vous empruntez la route de terre rouge qui serpente entre les arbres, vous arriverez dans un monde dont vous ne soupçonniez pas l'existence ...***

Un bâtiment blanc aux proportions harmonieuses, en forme de U, encadre un patio fleuri. Des portes s'ouvrent sur une véranda couverte. Quelques adultes, beaucoup d'enfants circulent, vaquent à différentes occupations. Certains ont de pauvres corps tordus, d'autres arborent un sourire béat. L'un d'eux vient, gentiment, vous prendre par la main et vous conduit vers une femme grande, la cinquantaine sereine, bien enracinée dans sa terre natale, les yeux remplis d'étoiles. Mais ça, vous ne le découvrez pas dans l'instant.
Vous venez de prendre pied dans le “rêve” réalisé de “maman” Marguerite Ndua. Il y a une vingtaine d'années, “maman” Marguerite s'est engagée dans une voie qui était celle de sa vocation. Qui peut comprendre la puissance de la voix intérieure qui décide du destin d'un individu ?
Epouse d'un professeur d'université et mère de plusieurs enfants, “maman” Marguerite a patiemment construit le Rêve qui l'habite : s'occuper d'enfants de son pays, pauvres, handicapés, souvent rejetés, jamais regardés.
Après des études à Namur elle revient à Lubumbashi et rencontre celle qui allait donner forme à sa vocation : une dame allemande qui avait ouvert sa maison à quelques enfants handicapés.
Son amie ayant quitté définitivement le pays, Marguerite, sans moyens financiers, ne peut se résoudre à abandonner les enfants dont elle s'occupe. Elle les accueille donc le matin dans son garage et, l'après-midi, elle scolarise des enfants normaux dont le minerval aide à la poursuite de son œuvre.
Cette femme extraordinaire a fait preuve d'une créativité stupéfiante, d'une persévérance peu commune, d'une force de conviction entraînante, d'une détermination redoutable, d'une habilité rare. Elle a su utiliser au mieux TOUS les petits cailloux que le destin semait sur sa route.
Je ne résisterai cependant pas à la tentation d'illustrer mon propos en vous décrivant le début de sa saga.
Marguerite Ndua et son mari avaient acquis, jadis, un terrain au centre de Lubumbashi. Un commerçant étranger le convoita et se l'appropria avec la complicité de fonctionnaires du cadastre ... Mais, (vous croyez au hasard ?) c'était au temps de l'épopée de Mzee Kabila. C'était au temps où un formidable espoir de renouveau gonflait les cœurs du peuple congolais.
Marguerite s'en alla trouver les fonctionnaires indélicats et les menaça de raconter son histoire au “Vieux” lorsqu'il ferait son entrée à Lubumbashi. “Ce diable de femme en serait bien capable” ont sans doute pensé les fonctionnaires embarrassés.
Et ils firent une proposition: en échange du petit terrain du centre urbain, ils attribuèrent au couple 30 ha à la sortie de la ville, en direction de l'aéroport. Il y a quelques années, c'était un marché de dupes (la concession était loin de tout, non viabilisée) mais Marguerite pensa qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras.
Et elle se met à cogiter. De très nombreuses termitières, sur son nouveau domaine, pointent leurs mamelles vers le ciel. Des arbres, une source, constituent une richesse dont elle veut tirer parti.
Que peut-on faire avec de l'argile, du bois et de l'eau ? Des BRIQUES !


*Maman Marguerite*

Toute la famille s'attelle à la tâche. Des seaux d'eau passent de main en main, se déversent sur l'argile. Les petits pâtés rectangulaires s'entassent. Le four à briques prend forme au prix d'un labeur épuisant et tenace.
Mois après mois, année après année, de très nombreuses termitières se transforment ainsi en matériau de construction. Marguerite utilise les briques pour ses bâtiments, en vend beaucoup, en troque contre des portes, des fenêtres.
Son entreprise progresse et son rêve prend forme.

Aujourd'hui, Lubumbashi étend ses tentacules dans toutes les directions. La route Lubumbashi-Likasi, qui longe la concession de “maman” Marguerite, est reconstruite avec des fonds de la banque mondiale, et redevient un axe routier très fréquenté.
Aujourd'hui, le centre “Balou” pour handicapés héberge une centaine d'enfants. Une très belle école de 400 élèves et un internat ont également vu le jour sur ces terres.

Comment “maman” Marguerite a-t-elle réalisé ce miracle ?
C'est l'histoire d'un Rêve.

C'est l'aventure des vertus cardinales : l'amour, La foi et l'espérance incarnées dans une mère courage

C'est l'histoire du combat quotidien et solitaire d'une femme pour la survie de sa communauté.

C'est l'histoire forte et belle d'une femme qui assume la responsabilité de ses choix.

C'est l'histoire digne d'une femme qui se sert de sa tête pour inventer un monde et de ses mains pour travailler et non pour mendier.
Je vous salue Mère Afrique.

■ Colette Dewittte

# En 1952

## L'auberge de Katofio

A une centaine de kms d'Elisabethville, sur la route de latérite qui mène à Kasenga, peu avant le village de Minga, un bâtiment isolé en briques, à un étage, attire l'attention du voyageur. Un panneau fixé au-dessus de la porte d'entrée indique : "AUBERGE DE KATOFIO". De part et d'autre de l'enseigne, deux trophées de chasse d'antilope cornue, indiquent que l'endroit est connu des chasseurs.
A quelques centaines de mètres de l'auberge, sur la route de Kasenga, on peut emprunter sur la gauche une piste peu carrossable qui grimpe et sillonne les contreforts du massif de Kundelungu sur près de 80 km. Après le village de Lumbele et le passage à gué de la Lutipuka, la piste aboutit sur les hauts-plateaux. Là-haut, à une altitude moyenne de 1.700 m, la savane herbeuse s'étend du Sud au Nord sur trois cents kilomètres et la largeur d'Ouest en Est varie de 35 à 80 km. A l'abri de ces espaces infinis, des ranchings de 12.000 à 30.000 hectares canalisent le cheptel d'élevage bovin de Vangysel, de la Pastorale, la Greco, de Sarma Congo et de la Luilu.
En 1950, le C.S.K. a programmé la création de grandes sociétés d'élevage groupant un effectif de quelque 300.000 têtes de bétail. Non loin de ces ranches immenses, autour et



*Le kudu au port altier et impérieux*

alentours, vit en liberté une faune abondante : kashia, tengu, swala, impala, kudu, zèbres, et autres mammifères comme le rhinocéros blanc et le phacochère noir se partagent le paradis des kundelungu et au-delà. Faut-il préciser que tous ces herbivores attirent les grands prédateurs comme les colonies de lions et autres félins. Ce terrain se prête évidemment à la pratique cynégétique, aux safaris, sous condition des règles strictes légales en vigueur alors au Congo Belge. La nuit est tombée sur Katofio et son auberge. A l'extérieur, sous le ciel étoilé de mai, deux chasseurs accroupis se réchauffent autour d'un feu de bûches dont la fumée sent bon le bois exotique. Les soirées et les nuits sont fraîches en saison sèche au Katanga. Le lourd silence de la brousse environnante n'est brisé que par le bruissement des arbres qu'agite par intermittence le vent porteur des effluves subtiles du bush, venu du lac Moero. L'instant est magique, enclin aux confidences, aux états d'âme. Un des chasseurs narre à l'autre les émotions ressenties pendant la traque, l'angoisse de l'approche et de l'affût, l'émerveillement en découvrant la cible, un grand kudu immobile au port altier et impérieux, là à portée, et le sentiment glorieux quand il appuie sur le déclic de son Leica.

■ Paul Roquet

# Anniversaire

## Le musée de Tervuren a 100 ans

L'imposant bâtiment que nous connaissons tous a été inauguré par le Roi Albert 1er en 1910. Cent ans plus tard, le Musée royal de l'Afrique centrale fête cela royalement.
Coup d'oeil dans le rétroviseur, à l'heure où il s'agit de reconsidérer une muséographie quelque peu "datée" à travers le projet architectural de Séphane Beel, lauréat du concours d'architecture pour la rénovation du musée : "Les travaux commencent fin de cette année, rappelle le directeur Guido Gryseels. Nous sommes dans l'obligation de fermer pendant deux ans. Nous allons occuper un site alternatif."
Construit en 1897 par Léopold II lors de l'Exposition Universelle le Palais des Colonies mettait alors en scène, dans un décor Art nouveau, tous les objets originaux venus du Congo. Le musée du Congo naquit en 1898 et, dès 1908, il devint le Musée du Congo Belge puis le Musée royal de l'Afrique centrale.
La construction du bâtiment actuel, de style néoclassique, a été confiée à l'architecte français Charles Girault. Elle débuta en 1905 pour être inauguré en 1910, à l'occasion d'une deuxième Exposition Universelle. Le Congo avait alors cessé d'être une possession royale pour devenir colonie belge.
Jusqu'en 1960, année de l'indépendance du Congo, les collections n'ont cessé de s'agrandir par les envois d'objets et d'échantillons de toutes sortes effectués par des militaires, des missionnaires, des administrateurs territoriaux, des commerçants et des scientifiques.
Le musée abrite des collections uniques au monde : 10.000.000 spécimens d'animaux, 250.000 échantillons minéraux, 180.000 objets ethnographiques, des cartes, des échantillons de bois, des instruments de musique.
Il possède également des archives historiques inestimables dont celles, complètes de Henry Morton Stanley, une photothèque, une filmothèque, des archives sonores ethnomusicologiques ainsi qu'un large éventail de données géologiques et scientifiques.
Le défi à relever aujourd'hui n'est pas mince. Il faut conserver le bâtiment centenaire, une partie de son mobilier, tout en le rééquipant entièrement et en lui assurant une logique et une aisance de parcours, bref en faire l'outil performant du XXIe siècle.
La réponse de Stéphane Beel consiste à flanquer le site d'un nouveau bâtiment indépendant du musée. Il va déplacer l'entrée de façon à rendre la mesure du site tout entier. Ce nouveau bâtiment abritera un espace mémoire coloniale, une "afrithèque", un couloir en sous-sol menant au musée et de nouveaux espaces d'exposition.



*1906. Charles Girault, l'architecte du Musée, est à gauche, l'entrepreneur des travaux à droite La coupole n'est pas terminée. Il faudra encore attendre quatre ans pour inaugurer l'édifice.*
*© Musée royal de l'Afrique centrale*

# Il y a cinquante ans, l'INEAC disparaissait

*Alain Léonard a travaillé comme chercheur à l'INEAC de 1957 à 1960 pour lequel il a notamment réalisé la carte botanique du KIVU (+ ou - 40.000 km2). En 2007, il publie "La disparition, en 1960, de l'Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo Belge et du Ruanda-Urundi."*

Ce 30 juin 2010, la République Démocratique du Congo fêtera le cinquantième anniversaire de son indépendance. Les Anciens de l'INEAC (Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo Belge et du Ruanda Urundi ) s'y associeront, mais avec grande amertume car le 30 juin 1960 a entraîné la disparition de leur institution, consacrée à la recherche en agronomie tropicale et l'une des plus importantes au monde.
Succédant en 1933 à la Régie des Plantations de la Colonie (REPCO ), créée en 1926, qui n'avait qu'une vocation purement économique, l'INEAC pouvait être considérée comme une institution d'avant-garde, écologiste avant l'heure et bien avant l'apparition des mouvements politiques qui pensent être les premiers à s'être souciés de la protection de l'environnement.
En effet, alors que nous assistons actuellement à une déforestation anarchique en Indonésie et au Brésil, l'INEAC s'était fixé comme but de développer l'agriculture en respectant au maximum ce qui faisait la richesse du pays, la forêt équatoriale.

Tenant compte de la diversité des milieux écologiques du pays et des possibilités d'application pratique des résultats obtenus au bénéfice des populations locales, l'INEAC couvrait alors le Congo Belge et le Ruanda Urundi de quelque 38 stations ou centres de recherche où plus de 400 Européens et près de 10.000 Africains se consacraient à l'amélioration des techniques de cultures et à la sélection de plantes aussi diverses que l'élaïs, l'hévéa, le caféier, le cacaoyer, le coton, les plantes vivrières, la pomme de terre, le tabac, etc., sans oublier la recherche zootechnique et la pisciculture.

C'est ainsi que le rendement en huile de palme était passé d'une tonne à l'hectare dans les palmeraies naturelles, à trois tonnes à l'hectare et que 100 millions de graines sélectionnées avaient été distribuées.

La production de caoutchouc atteignait 1.500 kg à l'hectare et 43 millions de semences améliorées, 40.000 mètres de bois de greffe et 80.000 plançons greffés avaient été diffusés.

La production du caféier robusta avoisinait 1.500 kg de café marchand à l'hectare. Des résultats aussi remarquables avaient été obtenus avec le cacaoyer, le coton, l'élevage bovin et la pisciculture.
Tout cet acquis allait disparaître en quelques semaines en 1960. Ainsi que l'écrivait le Vice-Gouverneur André Schöller, à propos de l'INEAC,dans son ouvrage "Congo 1959-1960" où il n'hésite pas à dire que "la dispersion de ces équipes de chercheurs hautement qualifiés, suite aux premiers troubles des premiers temps de l'Indépendance constitue, à mon sens, un des revers les plus graves que le Congo eut à subir."

Alors que l'INEAC aurait pu constituer un des piliers les plus solides du développement harmonieux de la République Démocratique du Congo, la plupart de ses stations sont devenues, tout comme les villes abandonnées par les chercheurs d'or du Far West américain au XIXème siècle, des cités fantômes.

■ Alain Léonard
(Photos Michel Ménager)



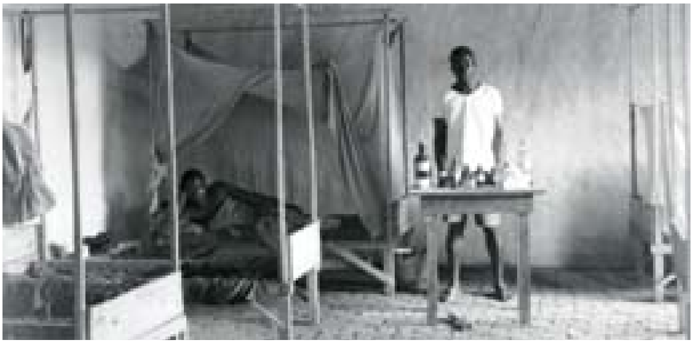
*Le Chef Musinga en visite à Yangambi (1928)*



*Ateliers séchoirs à Yangambi (1928)*



*Usine de café à Lula (1928)*



*Le dispensaire de Yangambi (1928)*

# Souvenirs

## La recherche agronomique au Congo Belge

En introduction au plan décennal (1949 – 1959), le Ministre WIGNY déclarait : “dans notre monde moderne, le chemin le plus court vers la prospérité passe par les laboratoires.” Ce n'était que l'aboutissement d'une politique initiée dès le début de l'Etat Indépendant du Congo par le Roi Léopold II, à l'instigation du Baron Van EETVELDE et dont l'INEAC, de réputation mondiale dans le domaine agronomique, fut l'expression la plus achevée.
La première étape fut la création, en 1895, du Jardin Botanique d' EALA, premier centre de recherches agronomiques. Ce fut l'oeuvre du Professeur LAURENT, envoyé en mission au Congo par le Baron Van EETVELDE. A sa suite, le Professeur LEPLAE, nommé en 1910 Directeur Général de l'Agriculture au Congo, créa et organisa des stations expérimentales. Malheureusement, explique le Professeur LEONARD, “ces 18 stations expérimentales étaient mal situées, mal gérées ou, même complètement négligées” (1) à l'exception des jardins botaniques de Kisantu et Eala. En 1926, la création de la “Régie des Plantations de la Colonie” (REPCO) témoigna d'un effort de rationalisation. Cependant, la préoccupation fondamentale de cet organisme était économique et “visait à amener les capitaux belges à s'intéresser aux investissements agricoles au Congo.” (2)
EN 1933, la création de l'INEAC couronna cette longue marche vers “une étude systématique et approfondie des divers facteurs qui régissent la production agricole dans son sens large.” (3)

René VAN LEER, décédé il y a peu, fut chef du secteur du Congo Central à l'INEAC. Il a témoigné pour Mémoires du Congo.
“L'INEAC, organisme prestigieux, parmi les plus marquants de l'histoire de l'évolution de l'agriculture des pays chauds, était connu et estimé dans le monde entier par ses travaux et la qualité de ses publications.” C'est en 1933 que l'INEAC fut créé, à l'instigation du futur Roi Léopold III en tant qu'organisme indépendant de l'administration et qui avait pris la place d'un organisme de l'Etat qui s'appelait “Régie des plantations”.
“En 1958, les stations de l'INAC étaient au nombre de quarante trois et couvraient l'entièreté du Congo et du Ruanda-Urundi. Yangambi était considérée, en importance, comme la deuxième station de recherche agronomique du monde juste après celle de Belleville au Etats-Unis. (4)

Le passage qui suit nous permet de découvrir l'esprit d'entreprise et l'enthousiasme de ceux qui vécurent les plus belles heures de cet organisme de recherche :
“En 1947, l'INEAC décide d'organiser la première grande réunion agronomique de l'après guerre : la semaine agricole de Yangambi. C'était un pari extraordinaire, parce qu'on s'était retrouvé avec environ deux cents invités venant du monde entier, qui étaient fortement intéressés par l'évolution des choses au Congo.
Mais il fallait loger tout ce monde, les nourrir et les occuper, et même si Yangambi était un poste important, nous n'étions pas équipés pour cela. On avait trouvé la solution en louant purement et simplement le Kigoma, le bateau de l'Otraco, qui faisait la liaison régulière sur le fleuve entre Léopoldville et Stanleyville. Il est resté à quai pendant la durée de l'événement, et cela s'est admirablement bien passé, nous y avons logé tous les invités.
Cette semaine agricole a fait énormément de bruit dans le milieu agronomique tropical parce que c'était la première grande réunion technique d'après guerre.” (5)

Marisha de Schlippe, membre de Mémoires du Congo, nous a confié une lettre dans laquelle son père, Pierre de Schlippe, ingénieur agronome, décrit cet événement exceptionnel auquel il a participé de manière active :



*Yangambi, le port fluvial*

*Fleuve Congo, le 6 mars 1947,*
*Je suis sur le pont du “Reine Astrid”. Nous naviguons de Yangambi vers Stan. Nous sommes tous plutôt fatigués après une semaine de travaux ininterrompus au Congrès de Yangambi. Congrès d'une grande réussite – le premier Congrès agronomique à un niveau international qui se tient en Afrique centrale.*
*Yangambi, un vaste site de plantations expérimentales et de jardins botaniques qui s'étendent sur des dizaines de kilomètres et dans lesquels sont insérés ça et là des maisons, des laboratoires, des bibliothèques. Environ 150 européens et 2.500 travailleurs congolais y habitent.*
*Le matin, on nous conduisait par groupes sur les différents sites de Yangambi : pédologie, sylviculture, café, palmiers, caoutchouc, climatologie, botanique, cultures vivrières, observations sociologiques, etc.*

*L'après-midi était consacrée aux débats. Les allocutions fleurissaient. Répartis par thème, les débats étaient menés par le Directeur du Département de l'Agriculture au Ministère des Colonies de la France, les Directeurs de l'Agriculture de l'Ouganda, de l'Agriculture de l'Angola portugais et du Tanganiyka, un Professeur de l'Université de Bruxelles, M. Leontovitch, Agronome de Province de la Province Orientale, et, sur proposition de Jurion, Directeur général de l'INEAC, Ted Otsolig pour la Section consacrée aux cultures industrielles.*
*Il y régnait un bel esprit d'enthousiasme scientifique et nous commençons à nous rendre compte que les Agronomes du Congo sont appelés à résoudre pour l'Afrique une mission d'une importance capitale – être ou ne pas être – liée aux problèmes de la conservation des sols, qui devint le thème principal du Congrès, au centre de tous les autres problèmes.*
*Les résultats de Yangambi ne sont pas encore tout à fait clairs, mais ils sont immenses. De la “Cendrillon” des sciences et professions, l'agronomie en est sortie en tant que science prééminente au Congo et nous aurons de l'influence sur l'industrie, l'économie et la politique intérieure du pays. Je vous quitte, nous approchons de Stanleyville.*

*(signé) Pierre de Schlippe*

---

(1) A.Y. Léonard, “La disparition en 1960 de l'Institut national pour l'étude agronomique du Congo belge et du Ruanda Urundi (INEAC)”.
(2) G. Vossen, “Les Institutions Scientifiques” dans “Encyclopédie du Congo belge”, p 792.
(3) G. Vossen “Les Institutions Scientifiques” dans “Encyclopédie du Congo belge”, p 792.
(4) Transcription témoignage de René Van Leer.
(5) Transcription de l'interview de René Van Leer.

# Livres à lire

**Chronique de Marie-Madeleine Arnold**

## Un trésor de connaissances

Une fois de plus – j'en ai parlé déjà à plusieurs reprises dans d'autres publications – je voudrais rappeler à tous les scientifiques qui s'intéressent à l'Afrique centrale, qu'une bibliothèque extraordinaire, irremplaçable, est à la disposition des chercheurs et des chargés de mission.

Il s'agit de la Bibliothèque Africaine qui réunit, dans les locaux qu'elle occupe au Musée de Tervuren, des centaines de livres concernant toutes les facettes du développement dans les régions gérées par les Belges avant 1960, au Congo et au Ruanda-Urundi.

Souvent, il m'est venu à l'esprit qu'il serait fort possible que des recherches menées actuellement dans les laboratoires belges ou étrangers, aient déjà fait l'objet de découvertes et de répertoires détaillés qui dorment dans les livres soigneusement reliés de cette bibliothèque.

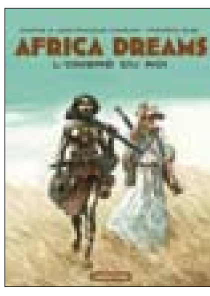
Je sais, pour en avoir parlé avec des médecins, des agronomes, des physiciens, etc. rencontrés récemment, que oui, l'on sait vaguement qu'il existe une bibliothèque africaine, mais on n'a pas encore été la consulter...

Evidemment, cette "mémoire" scientifique, longuement négligée dans des locaux de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, a connu des avatars divers et des transports hasardeux avant d'aller meubler les rayons gris de la Leuvensesteenweg à Tervuren. Mais, désormais elle est là, disponible, comme une mine d'or inviolée ...

Et, pour nos journalistes affamés d'informations sur la colonisation belge, un reportage détaillé sur ce trésor oublié ne manquerait pas d'être passionnant...

**Appel à nos lecteurs !!**

**Nous avons grand besoin d'enrichir notre "banque" d'images et de photos pour l'illustration des articles qui paraissent dans chaque numéro de MDC. Si vous disposez de bons documents et de bonnes photos, merci de nous les faire parvenir et de prendre contact avec Pascal PRUVOST, 04 369 42 22 - 0475 49 46 32**




**"Africa dreams, l'ombre du Roi"**
Album BD, textes de Maryse et Jean-François Charles, dessins de Bihel, postface de Colette Braeckman, éd. Casterman.

En lisant l'article que le Soir consacrait en mars à la BD "Africa Dreams", la première d'une série de quatre, on aurait pu croire à un brûlot – un de plus – visant le Roi Léopold II et son rêve africain.
Mais, en fait, ce n'est pas le cas. Simplement, le signataire de l'article en avait pris prétexte pour "s'éclater" dans un style politiquement correct. En réalité, cet album nous laisse simplement perplexe. C'est ce mot qui vient à l'esprit lorsqu'on le referme. Après l'aimable et naïf "Tintin au Congo", à qui l'on a désormais trouvé de vilaines intentions racistes, on se demande ce que cette bande dessinée apportera à l'histoire de la colonisation belge.

Tout d'abord, rendons hommage au dessinateur : quelques pleines pages comme celles de garde et l'une ou l'autre à l'intérieur de l'album, sont de vrais et beaux tableaux. Petit bémol cependant : l'action se situe dans le Congo oriental, mais les huttes sont nettement de facture ruandaise et les Africains qui y figurent ne ressemblent guère aux habitants de cette région. Quant à l'inévitable main coupée du boy de maison de Delisle, elle pose question : pourquoi employer un domestique dont un bras est inutilisable ? La main-d'œuvre ne manquait pas cependant...
On passerait volontiers sur ces détails, mineurs en réalité, mais qui déforcent la fiabilité de l'histoire. Ce qui est bien plus gênant, étant entendu que cette BD est destinée aux enfants tout autant qu'aux adultes, c'est l'innommable grossièreté de certaines phrases proférées par Augustin Delisle devant son fils, futur père blanc.
Il ne nous viendrait pas à l'idée d'offrir un tel album à l'un de nos jeunes descendants, d'autant plus que l'Histoire avec un grand "H" y subit nombre de déformations flagrantes. Vraiment pas un livre de référence pour de jeunes lecteurs.

Et ce pauvre Léopold II ! Pourquoi tant d'acharnement sur ce grand tacticien, bien trop grand – avec ce que cela peut, bien sûr, comporter d'ombres – pour un petit pays mesquin qui n'y a rien compris, ni alors, ni aujourd'hui. Mais dont les nationaux nantis n'ont pas hésité, quand ils se sont rendu compte de la valeur économique du Congo, à acheter des titres Union Minière, Kilo-Moto, BCK, Pastorale du Lomami et autres Minières des Grands-Lacs, sans le moindre état d'âme. Rien d'autre, d'ailleurs, pas plus qu'aujourd'hui, ne les intéressait : les centaines d'écoles, d'hôpitaux, d'instituts de recherche, les milliers de maisons en "dur" pour les autochtones, les multiples infrastructures et établissements mis gratuitement à la disposition des Africains et, plus tard, les trois universités, dans un pays-continent où plus personne ne souffrait de la faim...

Mais rendons à César... en l'occurrence à Colette Braeckman : son texte est remarquablement mesuré, n'était cette référence récurrente au fameux Roger Casement qui, cependant, fut pendu dans son pays natal, l'Angleterre, après la guerre de 14-18, pour haute trahison ! Quant aux autres "témoins", quel auteur, quel historien fiable pourrait-il sérieusement leur accorder du crédit ?
Nous rappellerons simplement le célèbre poème de Rudyard Kipling :
"Si tu peux voir l'œuvre de ta vie..." ■




**"Belgish Kongo "**
50 jaar koloniale herinneringen, door Peter Verlinden, 184 pp, éd. Davidsfonds Leuven.

Un copieux album de photos, noir/blanc, en provenance majoritairement d'Inforcongo, mais en partie aussi du privé.
C'est émouvant et d'une grande simplicité, un véritable miroir de la vie quotidienne. Comme le dit Peter Verlinden dans son introduction, ce livre est un album de photos de l'époque, ni plus, ni moins. Et c'est bien le plus vrai témoignage de cette période étonnante et pour cela contestée, que ces modestes photos, prises au hasard des jours ordinaires, rarement lors de célébrations ou de manifestations, par ceux-là mêmes qui les vivaient. D'ailleurs, Dieu merci !, aucun commentaire ne vient leur enlever cette spontanéité si convaincante.
La plupart des photos se situent à Léopoldville. Nous aurions aimé plus d'évocations des autres provinces... Un souhait aussi : pourquoi pas des éditions en français des œuvres de ce reporter sans reproche ?
Nous avons toujours apprécié le respect qu'il porte aux faits, aux personnes, aux réalités. C'est le propre d'un journaliste qui respecte aussi son métier.

Qu'il nous donne encore, avec la même honnêteté, des images et des récits de ce que furent "les plus belles années de notre vie". ■

## Chronique de André Vleurinck

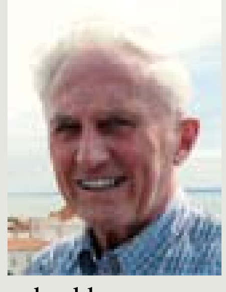
### Le capitaine Joubert

L'histoire des Auxiliaires armés qui protégeaient les missions des Pères Blancs du Tanganika nous a été contée par le R. P. Antoine dont les "Notices historiques", dans la revue LOVANIA à Elisabethville en 1945, consacrent une page au plus célèbre d'entre eux :
le capitaine Louis Joubert.

"En 1879, afin de protéger les missionnaires et les populations noires qui cherchaient refuge auprès d'eux contre les esclavagistes, le cardinal Lavigerie fit appel aux zouaves pontificaux. Les premiers qui répondirent à l'appel furent quatre Belges : capitaine Van Oost, MM. D'Hoop, Loosveld, Verhaert, et un Irlandais : Ch. Stuart. Ils accompagnaient la deuxième caravane des Pères Blancs partie le 21 juin 1879 pour le centre africain. Mr Verhaert ne fit que le début du voyage : la maladie le força à rentrer au pays.
Mr Loosveld, après un mois de voyage, dut, lui aussi, rejoindre la côte : il mourut à Zanzibar. Mr Van Oost fut affecté à la mission de Kipalapala, près de Tabora, où il mourut. Mr D'Hoop fut massacré avec deux Pères Blancs à Rumonge en 1881 par des Wabikari.
Parmi les Auxiliaires armés qui accompagnaient la troisième caravane des missionnaires partis d'Alger le 8 novembre 1880, se trouvait le capitaine Joubert.
Né à Nantes en 1842, de nationalité française, Joubert interrompit ses études latines au collège de Combrée pour s'engager en 1860 dans l'armée des zouaves pontificaux.
De 1860 à 1870, il combat dans les troupes papales en qualité de capitaine. Dans ces campagnes, il reçoit de nombreuses blessures, notamment à Castelfidardo, qu'il estima toujours les plus glorieuses de sa carrière militaire. Il professait pour Pie IX une vénération sans limites et eut plusieurs fois recours à l'intercession du saint Pontife pour obtenir des faveurs signalées. Il a décrit lui-même, dans le journal des zouaves, la guérison qu'il appelle miraculeuse d'un de ses fils atteint d'un cancer à la bouche.
En 1870, il prend du service dans l'armée française en guerre contre l'Allemagne. Il fait partie des Volontaires de l'Ouest et se bat sous les ordres du général de Sonis.
1879 le trouve au service du cardinal Lavigerie qui l'envoie, avec la troisième caravane de missionnaires vers les Grands Lacs Africains. Avec des Noirs qu'il exerce au maniement des armes, il protège les stations de mission, fait la guerre aux trafiquants arabes qu'il contribue avec Jacques, Descamps, Renier, Vrithoff, Docquier ... à expulser de la rive ouest du Tanganika, met à la raison les despotes africains aussi inhumains que les Arabes. On estime à plusieurs dizaines de mille le nombre d'esclaves qui leur durent la liberté.
En 1886, nommé représentant du Roi Souverain pour la région de Mpala, il remplit cette fonction en qualité de capitaine de la Force Publique, mais sans traitement.
Le 13 janvier 1886, il épouse une jeune Noire nommée Agnès, fille de chef, éduquée à la mission de Mpala.
La région pacifiée, Joubert, installé dans la plaine de Moba (St-Louis du Murumbi), s'adonne à une œuvre de paix et de charité. Il élève huit enfants dont deux deviennent prêtres. Il est juge, médecin, colon, apôtre de la foi religieuse et de la charité chrétienne.
En 1910, la maladie du sommeil l'oblige à abandonner St-Louis. Il s'établit à 9 km de la mission de Baudouinville, à Misembe, plateau fertile arrosé par la rivière Moba. Il a alors 68 ans. Il se fait charpentier, menuisier, briquetier, planteur, horticulteur et fournit, grâce au travail de ses mains et à une pension viagère octroyée dès 1910, tout le nécessaire à sa famille et à la population émigrée de St-Louis qui se met à revivre. Il vit encore 17 ans, passés à instruire le peuple qu'il a sauvé, à prodiguer aux malades soins et encouragements, à recueillir les orphelins et les abandonnés, à prier longuement dans la petite chapelle de Misembe. Il meurt en 1927 à l'âge de 85 ans.
Il est enseveli à Beaudouinville où un monument rappelle sa mémoire.
La foi fut la règle absolue de sa vie, elle l'empêcha de vivre dans la médiocrité et lui inspira la simplicité, la droiture et l'humilité dans toutes les grandes causes qu'il servit." ■

## In memoriam

C'est avec un vif regret que nous apprenons le décès de Albert WAUTELET, ancien coordinateur Afrique du Groupe Pétrofina et membre actif de "Mémoires du Congo". Né le 21 avril 1937 et décédé le 31 mars 2010. Comme chacun d'entre nous, il portait en lui un trésor de souvenirs et d'expérience irremplaçables.



A tous les siens, les membres de "Mémoires du Congo" présentent leurs fraternelles condoléances.

## Les Russes au Congo

Lors d'une présentation, par son auteur, du livre "Le Congo russe" de Vladimir Ronin, dont nous avons dit dans le numéro 15 de notre revue tout l'intérêt qu'il présentait pour cet aspect particulier de la colonisation, les personnes présentes ont exprimé le vœu de voir publier en français ou en anglais, cet ouvrage d'une grande valeur historique.Il est évident qu'il s'agirait là d'une entreprise difficile, comportant la traduction d'abord, et, ensuite, la recherche d'un éditeur prêt à lui donner la diffusion qu'il mérite. En effet, on est surpris d'y apprendre, par exemple, l'importante contribution des Russes à la découverte des voies navigables dans le réseau fluvial congolais. A l'heure où l'on reparle de ces voies de communication, le rappel de ce qui a été fait, et qui est certainement à refaire, devrait intéresser nombre de responsables.

Voici une tâche éminemment utile et valable à bien des niveaux : historique, géographique, scientifique (dans le domaine agronomique en particulier), voire ethnique, que pourrait entreprendre un de nos chercheurs que cette épopée mal connue passionnerait. D'ailleurs, littéralement, elle est passionnante.

■ André Vleurinck

## Du congo belge à la République du Congo (1955-1965)

Le Centre d'étude d'histoire de l'Europe contemporaine de l'Université catholique de Louvain, en collaboration avec le Département des sciences historiques et le Département de science politique de Liège, organise à Louvain-la-Neuve les lundi 21 juin et le mardi 22 juin 2010 un colloque sur le passage de la décolonisation aux relations postcoloniales.

Tous renseignements pratiques à obtenir auprès de :
valerie.delporte@ucl.louvain.be

Nombre de nos lecteurs se sentiront certainement concernés par cette rencontre.

Dans le supplément "Lire" de "La Libre", sous la plume d'Eric de Bellefroid, à propos de l'auteur Colette (la grande Colette, celle des Claudine), qui fut aussi journaliste :
"elle ne parle que de ce qu'elle connaît, et ne raconte que ce qu'elle a vu".

Quelle leçon pour tous ceux qui écrivent !

# Une interview surprenante

## En mars 1960, Patrice Lumumba déclarait ...

***Au cours d'une longue interview, parue dans "La presse africaine" de Bukavu, le leader du MNC souhaitait une réelle collaboration belgo-congolaise dans un Congo indépendant.***
***Extraits de cette interview surprenante :***

En tant que membre de la Conférence des Peuples africains, qui est l'organisation permanente des nations africaines, j'ai eu l'occasion de voyager à travers l'Afrique et d'examiner de près la situation politique, sociale et économique de ces différents pays. Je puis dire que, du point de vue du développement économique et social, le Congo est en avance sur beaucoup et, à ce sujet, je me permets de rendre hommage à la Belgique pour cette œuvre magnifique qu'elle a réalisée dans notre pays.
La construction du Congo ne se fera pas (...) contre les Européens installés dans ce pays, mais avec ces Européens, dans ce sens que nous voulons coopérer ensemble à l'édification de la nation congolaise. (...)
Tous les Européens qui sont disposés à travailler et qui ont choisi le Congo comme seconde patrie, trouveront auprès de nous tout l'appui nécessaire. Ils ne doivent s'inquiéter de rien. L'indépendance que nous réclamions et que nous venons de conquérir, ne signifie pas l'expulsion des Blancs ou l'accaparement de leurs biens.



*Patrice Lumumba interviewé ici par Max Arnold, directeur de "La Presse africaine". Le lecteur attentif remarquera le lapsus significatif dans la première ligne de la dédicace...*

Nous savons qu'il y a certaines inquiétudes parmi les Européens en général. Pour nous, elles ne sont pas fondées. Ce ne sont que des craintes imaginaires. Nous songeons notamment au corps enseignant qui est d'une grande nécessité pour notre pays. (...). Nous songeons également au corps médical. Nous allons recruter des médecins quelle que soit leur nationalité, car la médecine n'a pas de patrie. (...)
Pour ce qui est des autres fonctionnaires de l'administration, nous allons maintenir les bons fonctionnaires s'ils veulent s'adapter à l'état nouveau et ceux-là également n'ont rien à craindre de l'avenir.
Ceux qu'on appelle aujourd'hui les colons, et nous songeons principalement aux petits colons qui ont beaucoup sué dans ce pays, qui ont tout abandonné en Europe pour venir chez nous, nous savons que certains d'entre eux nous étaient opposés au moment où nous luttions pour notre indépendance. (...). Par contre, d'autres se sont toujours dévoués pour l'essor de l'activité locale (...) ... ces colons peuvent devenir de précieux collaborateurs et des artisans du progrès économique.
Avant de conclure, dit encore Patrice Lumumba, je vous demande d'être mon interprète auprès de l'opinion pour dire combien je souhaite l'union de tous pour la poursuite d'un idéal commun : la construction d'un Congo uni, prospère et stable. En mettant fin à toute activité destructive, aux luttes de personnes ou tribales et aux conflits d'intérêts. Nous ne pouvons rendre service au Congo qu'à ce prix.

■ Marie-Madeleine Arnold

*"M. Lumumba nous déclare", in "La Presse africaine", n°348, du 12 au 18 mars 1960, pp. 9-10. Pour consultation de l'interview intégrale, écrire à mm.a@skynet.be*





**MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi Asbl**

Périodique semestriel n° 16
Juin 2010

Editeur responsable : P. Vannès
Equipe de rédaction : M.-M. Arnold, E. Janssens, M. de Schlippe
Contact : efjanssens@skynet.be
Maquette et mise en page : New Look Communication







**Siège social**
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

**Siège administratif**
chaussée de Vleurgat, 82 B-1050 Bruxelles
Tél. 00 32 (0)2 649 98 48
Numéro d'entreprise : 478.435.078
memoiresducongo@skynet.be
info@memoiresducongo.be – www.memoiresducongo.org
Compte bancaire : ING 310-1773520-58
BIC : BBRUBEBB – IBAN : BE95 3101 7735 2058

**Secrétariat**
Permanence les mardis de 10h00 à 12h00
chaussée de Vleurgat, 82 - 1050 Bruxelles
tel. 02 649 98 48
Secrétaire : Georgette Cornelis
Assistante : Andrée Willems


**Cotisations 2010**
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €

Pour virement depuis l'étranger, veuillez donner à votre banquier les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2010".
Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

**Changement d'adresse** : si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.

**Fichiers d'adresse** : si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.


**Crédits photos** : remerciements à Peter Verlinden pour la mise à notre disposition de nombreuses photos.